

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

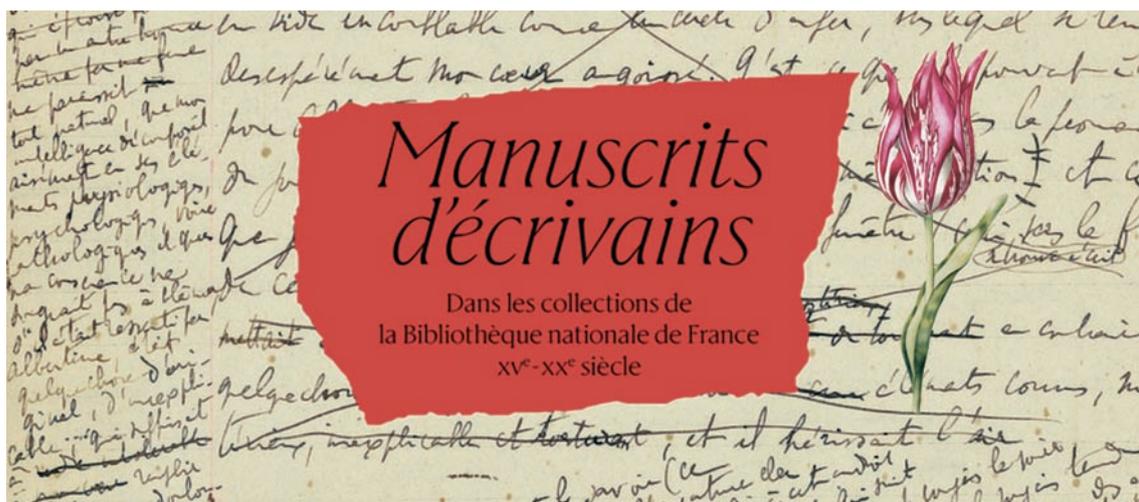
Sommaire

Dossier
Manuscrits d'écrivains

02. Édito
03. Entretien avec Thomas Cazentre
07. Extraits choisis - Manuscrits d'écrivains
09. Catalogue de l'exposition « Écrire, c'est dessiner »
11. Jacqueline Duhême, Ami Paul. « Lettres à Paul Éluard »
13. Dernières parutions
15. Agenda

Manuscrits
d'écrivains

Dans les collections de
la Bibliothèque nationale de France
XV^e-XX^e siècle



Édito

Manuscrits d'écrivains

Nathalie Jungerman

Les documents autographes – témoignages du processus de création d'une œuvre, objets d'études pour les chercheurs, reliques pour les collectionneurs ou sujets d'exposition – sont à l'honneur dans ce numéro de *FloriLettres* avec les *Manuscrits d'écrivains* qui paraissent aux éditions Textuel le 27 octobre, les *Lettres à Paul Éluard* de Jacqueline Duhême, recueil publié chez Gallimard le 18 novembre prochain, ainsi que l'exposition « Écrire, c'est dessiner » qui se tiendra au Centre Pompidou-Metz à partir du 6 novembre. Des projets soutenus par la Fondation La Poste qui se complètent : de l'écriture manuscrite à l'ouvrage imprimé, de l'intime à l'extime, mais aussi de la juxtaposition de l'écriture et du dessin.

Le premier livre présente une soixantaine de manuscrits d'écrivains français du XV^e au XX^e siècle, le second se concentre sur des lettres illustrées, toutes reproduites, et l'exposition initiée par l'artiste et poète Etel Adnan répond au « désir de voir des manuscrits originaux exposés comme des tableaux ».

Thomas Cazentre – que nous avons interviewé – est conservateur au département des Manuscrits de la BnF. Il a dirigé et préfacé l'ouvrage *Manuscrits d'écrivains* qui montre de nombreux fac-similés retranscrits et savamment commentés par dix-sept contributeurs : carnets de notes, feuillets, brouillons, dessins, choisis dans les collections de la Bibliothèque nationale de France. « Le manuscrit a son esthétique propre, que l'image vient parfois accompagner : miniatures peintes des manuscrits médiévaux, dessins mêlés aux pages du roman chez Hugo, libre inspiration laissée à des artistes pour accompagner les manuscrits de René Char... ».

Entretien avec Thomas Cazentre

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous êtes conservateur au département des Manuscrits de la BnF. L'ouvrage collectif, *Manuscrits d'écrivains*, dont vous avez dirigé l'édition et que vous avez préfacé et commenté, paraît le 27 octobre prochain chez Textuel. Qu'est-ce qui a motivé la publication de ce beau-livre qui contextualise et donne à voir près d'une soixantaine de manuscrits, allant du XVe au XXe siècle ?

Thomas Cazentre Faire découvrir à un public plus large les richesses des collections fait partie des missions de la BnF. Malgré la numérisation massive, le patrimoine écrit ne bénéficie pas de la même visibilité que celui des musées, par exemple ; il est généralement considéré comme le domaine privilégié voire exclusif des chercheurs. Or chaque fois que nous avons l'occasion de présenter des manuscrits à un public non spécialisé, nous constatons un intérêt, une curiosité voire une fascination, indéniables. Un livre comme celui-ci, avec une riche illustration et des textes accessibles, répond à cette attente. Les Éditions de la BnF et Textuel avaient consacré en 2018 un volume similaire aux *Trésors de la musique classique* ; ces *Manuscrits d'écrivains* prennent en quelque sorte la suite. Ajoutons que la prochaine réouverture, après dix ans de travaux, du site Richelieu enfin rénové, offre une occasion de mettre en valeur les trésors qu'il renferme.

C'est le manuscrit de la première femme de lettres ayant vécu de sa plume, Christine de Pizan (1364-1430), qui ouvre le recueil... Quels ont été les critères de sélection pour constituer ce corpus ?

T.C. Le processus de sélection a été un travail collectif, passionnant et passionné, parfois déchirant. Les

critères de base étaient : des manuscrits appartenant aux collections de la BnF, autographes (avec deux seules exceptions, justifiées dans les notices : la *Guirlande de Julie* et *L'Esprit des lois*), de textes littéraires (écartant donc en principe les journaux et correspondances, à l'exception des lettres de Mme de Sévigné, qui relèvent pleinement de la littérature), et en excluant les auteurs vivants (pour éviter les conflits de susceptibilité). Ensuite sont entrés en compte divers critères, plus ou moins objectifs : l'importance des textes dans l'histoire de la littérature et des idées, la « présence » des auteurs à notre époque (certains noms qui se seraient imposés il y a trente ans se sont un peu éloignés, et inversement), la photogénie propre des manuscrits... Donner leur pleine place aux auteurs femmes a bien sûr fait partie des exigences, même si, en l'occurrence, tous les noms que nous avons retenus, de Christine de Pizan à Nathalie Sarraute, s'imposaient naturellement. Nous avons aussi voulu mettre en valeur des manuscrits entrés récemment dans les collections (Glissant, Queneau, Pagnol...).

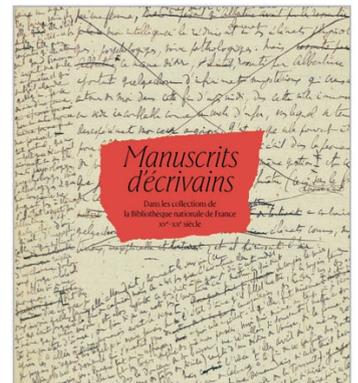
Quelques mots sur les origines de la Bibliothèque nationale de France et l'histoire de ses collections constituées depuis le Moyen Âge ?

T.C. C'est une longue histoire, difficile à résumer ! On fait généralement remonter l'origine de la bibliothèque à la « librairie » personnelle de Charles V, au XIVe siècle, dont certains volumes sont encore dans les collections. Mais la vraie naissance de l'institution a lieu sous François Ier, avec l'instauration du dépôt légal (qui attribue à la bibliothèque royale un exemplaire de tout livre publié en France) et la conservation des collections royales (qui, auparavant, étaient dispersées à la



Thomas Cazentre
(Capture vidéo de la Journée d'étude proposée par la BnF en partenariat avec l'Association des Amis d'André Gide à l'occasion du 150e anniversaire de la naissance d'André Gide, 2019.)
<https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/andregide-un-intellectuel-engage-pour-son-temps-et-le-notre-ouverture>

Thomas Cazentre, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres modernes et docteur en littérature française, est conservateur au département des Manuscrits de la BnF, en charge notamment des fonds Victor Hugo et Roland Barthes. Il est l'auteur de *Gide lecteur* (Kimé, 2003) et d'articles sur la littérature et la photographie. Il a fait partie des commissaires de l'exposition *Été 14*, les derniers jours de l'ancien monde (BnF, 2014). Aux éditions de la BnF, il a signé en 2016 deux volumes de la collection « L'Œil curieux » : *Petite Reine. Fous du vélo* et *Paris 1900. L'exposition du siècle*.



Manuscrits d'écrivains
Sous la direction de Thomas Cazentre
Éditions Textuel, 2021
Couverture : Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, folio 12 verso, 1914, 22,5 x 17 cm

Avec le soutien de



mort de chaque souverain, comme un patrimoine privé). Bibliothèque royale, nationale, impériale... l'institution a traversé les époques et les régimes en restant au cœur de la politique patrimoniale de la France, jusqu'à aujourd'hui. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la bibliothèque s'enrichit de grandes collections achetées ou offertes, et des « cabinets » spécialisés (des estampes, des manuscrits, des monnaies, médailles et antiques...) sont créés. Les saisies révolutionnaires des bibliothèques aristocratiques et ecclésiastiques enrichissent encore considérablement les collections. Aux XIXe et XXe siècles celles-ci ne cessent de s'accroître, avec l'industrialisation de l'imprimerie et de la presse, et de se diversifier avec les innovations techniques : photographies, enregistrements sonores, films, vidéogrammes, logiciels, jeux vidéo, produits numériques... L'organisation de la bibliothèque suit cette évolution en se métamorphosant sans cesse, et les bâtiments suivent comme ils peuvent, jusqu'à l'ouverture du site François-Mitterrand en 1996. Une longue histoire qui se poursuit aujourd'hui : bibliothèque numérique Gallica, rénovation du quadrilatère Richelieu, création d'un nouveau site de conservation hors de Paris...

Les notions de droits d'auteur et de propriété littéraire s'affirment progressivement au siècle des Lumières. Le statut de l'auteur évolue et la valeur du manuscrit aussi...

T.C. Effectivement. Jusque-là, les auteurs n'étaient pas vraiment reconnus comme producteurs des textes et, à ce titre, possédant sur eux certains droits, moraux et patrimoniaux. Les manuscrits n'étaient généralement pas conservés une fois le texte cédé à un éditeur-libraire et publié. Au XVIIIe siècle s'impose très progressivement, grâce au combat d'écrivains comme Beaumarchais, l'idée qu'un auteur doit être justement rémunéré en tant que créateur de l'œuvre, et qu'il conserve des droits même après la publication : on ne peut traduire, adapter, rééditer ses textes sans son accord, etc. Le manuscrit est la preuve matérielle de

cette propriété, et il devient important de le conserver. Parallèlement se développe autour de certains auteurs (Voltaire ou Rousseau, en France) un véritable culte laïc, que la Révolution consacrera, notamment avec la panthéonisation ; dès lors, tout écrit de leur main prend une valeur nouvelle.

La diffusion du livre imprimé efface-t-elle progressivement celle du texte manuscrit ? (Il semblerait que les écrits personnels, pensées ou réflexions demeurent souvent à l'état de manuscrits autographes jusqu'au XVIIIe siècle et sont diffusés sous le manteau pour échapper à la censure.)

T.C. C'est un processus inévitable, mais qui, de l'invention de Gutenberg à l'âge du traitement de texte, a été beaucoup plus progressif qu'on ne le pense généralement. L'imprimé n'a pas « effacé » le manuscrit mais l'a petit à petit marginalisé ; il s'est lentement substitué à lui dans le domaine public — même si la diffusion de textes sous forme manuscrite a été courante jusqu'au début du XIXe siècle, l'imprimerie étant alors un procédé coûteux et très surveillé par les autorités — et refoulé dans le domaine privé. De même, le texte manuscrit cesse d'être un produit fini pour n'être plus qu'une étape dans le processus d'élaboration d'un texte, dont l'imprimé devient l'aboutissement naturel.

Avec le Romantisme, le manuscrit est sacralisé et devient « manifestation concrète de la création littéraire ». Le « geste » de Victor Hugo en est un exemple... Cependant, les écrivains, quelles que soient les époques, n'entretiennent pas tous la même relation à leurs brouillons...

T.C. Oui, le Romantisme pousse à son terme l'évolution engagée sous les Lumières en sacralisant l'écrivain



Christine de Pizan (1364-v.1430)
Livre de l'advison christine,
manuscrit autographe, 1405-1406,
29x21 cm, Manuscrits Français 1176
Manuscrits d'écrivains
Éditions Textuel, 2021, page 12

comme créateur. Le manuscrit matérialise, sous forme d'encre et de papier, cette puissance créatrice. Il devient une relique et suscite l'intérêt des collectionneurs (bien avant celui des institutions, qui ont souvent un train de retard !). En les conservant et en les léguant à la Bibliothèque nationale, Hugo consacre la patrimonialisation de ses manuscrits. Mais effectivement tous les écrivains ne le suivent pas dans cette démarche. Si la plupart des auteurs, à partir du milieu du XIXe siècle, conservent plus ou moins scrupuleusement leurs manuscrits comme un héritage à transmettre, certains (de Baudelaire à Sartre et Foucault) les détruisent ou les perdent, pour des raisons difficiles à éclaircir : indifférence, superstition, volonté d'effacer les traces de leurs recherches ou de leurs hésitations pour ne laisser subsister que le texte achevé... D'autres les offrent à leurs proches (Camus)... ou les vendent à des collectionneurs (Gide, Valéry...).

On voit dans ce recueil combien les manuscrits sont riches d'enseignements sur l'œuvre en cours, révélant la singularité de chaque écrivain, permettant de comprendre comment s'est élaboré un texte, d'explorer les variations, les rejets et évitements, d'en étudier la genèse, notamment grâce à divers éléments matériels (pigments de l'encre, couleur du papier, entêtes, etc.)...

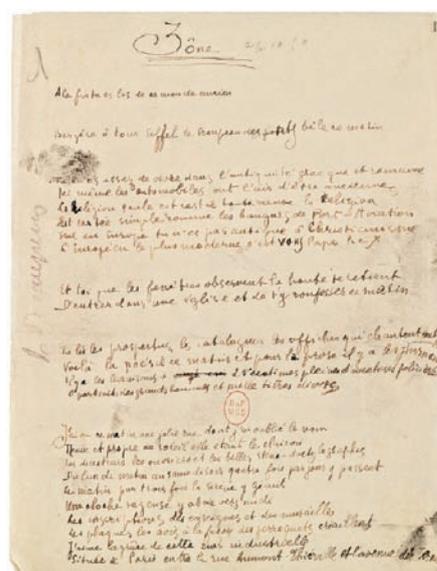
T.C. C'est même une vraie branche des études littéraires, apparue dans les années 1970, qui a ses chercheurs spécialisés et ses laboratoires : la critique génétique, qui envisage les œuvres non comme des aboutissements fixes et immuables, mais comme des processus. Les manuscrits, quand ils sont conservés, sont le matériau de base de cette approche. Des auteurs comme Flaubert ou Proust ont laissé des mines presque inépuisables d'« avant-textes » à explorer (brouillons, plans, notes, versions successives d'une même page...) ; chez Zola, le manuscrit de chaque roman est accompagné de tout un dossier méthodique ; de

même chez Perec, où il s'agit quasiment d'un mode d'emploi indispensable à la compréhension profonde du roman ; chez Huysmans, la quête du mot rare se traduit par de multiples ratures. Chez d'autres au contraire (Saint-Simon, Sand) le texte semble couler de source et naître aussitôt dans sa forme quasi définitive. Quant à la matérialité des manuscrits, elle apporte certes des informations sur le processus d'écriture, mais trahit aussi la vie sociale et professionnelle de l'auteur : les cahiers d'écolier de Radiguet, les papiers récupérés chez leurs employeurs respectifs par Vian (Association française de normalisation), Huysmans (Ministère de l'Intérieur), Giono (Comptoir d'escompte), les papiers à lettre d'hôtels ou de compagnies maritimes (Aragon, Malraux)...

N'y-a-t-il pas toujours une part de l'œuvre qui se dérobe à tous les modes d'approches, que ce soit l'analyse génétique, psychanalytique ou structurale ?

T.C. Bien sûr, et heureusement ! Les manuscrits nous font entrevoir le processus créatif, mais ne nous en donnent pas toutes les clés. Pourquoi l'auteur a-t-il substitué tel adjectif à tel autre, raturé cette phrase, ajouté ce paragraphe, rebaptisé ce personnage... On peut élaborer des hypothèses, c'est un jeu stimulant, mais on se heurte forcément à une part inaccessible, y compris pour les auteurs eux-mêmes, qui seraient souvent bien en peine d'expliquer pourquoi ils ont fait telle ou telle retouche : il y a une grande part d'intuition, d'oreille... Les manuscrits nous donnent à voir le travail parfois acharné que constitue la création littéraire, mais aussi sa fragilité, avant que l'imprimé ne fige l'ordre des mots. C'est un changement de perspective passionnant.

Parlez-nous des enluminures médiévales et contemporaines (collaboration de Vieira da Silva et René Char, par exemple),



Guillaume Apollinaire, *Alcools*, folio 1, 1912, 25,8 x 20,5 cm
© Bibliothèque nationale de France
Manuscrits d'écrivains
Éditions Textuel, 2021, page 129

Sites Internet

Bibliothèque nationale de France
<https://www.bnf.fr/fr>

Éditions Textuel
<https://www.editionstextuel.com>

des dessins ou peintures qui accompagnent l'écriture manuscrite...

T.C. Notre parcours commence à la fin du Moyen Âge, peu avant l'invention de l'imprimerie. Le manuscrit est alors un produit fini, un livre dont l'exécution est confiée à des professionnels : copistes pour le texte, enlumineurs pour l'illustration des manuscrits de luxe. Christine de Pizan, qui supervise la réalisation de ses manuscrits et y met parfois la main, ce qui est exceptionnel à l'époque, se fait représenter en train d'écrire, en tête du volume. Cet art du manuscrit illustré, encore prestigieux à la Renaissance et à l'âge baroque comme en témoigne la *Guirlande de Julie*, se perd ensuite face au règne de l'imprimé. Mais à l'époque moderne, on voit parfois resurgir ce souci d'embellir un manuscrit par des images : Hugo fait ainsi relier de somptueux dessins de sa main dans le manuscrit des *Travailleurs de la mer*. Le cas des manuscrits de René Char, confiés par le poète à la libre inspiration de peintres (Vieira da Silva, mais aussi Picasso, Léger, Braque...), pour faire dialoguer les deux langages, est tout à fait exceptionnel. On est là plus dans le modèle moderne du livre d'artiste que dans la tradition médiévale. Enfin, certains écrivains (Vian, Ionesco, Beckett) meublent les marges ou les versos de leurs manuscrits de petits dessins, souvent anecdotiques, parfois troublants.

Dans les textes qui commentent chaque manuscrit, on apprend leur origine et leur histoire, leur trajectoire avant d'être acquis par la Bibliothèque nationale. Il arrive que les versions successives, d'une même œuvre, ne sont pas conservées dans la même institution. Serait-il envisageable de réunir en un seul lieu de conservation les

différentes étapes manuscrites d'un même roman ? Je pense, par exemple, à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert

T.C. Matériellement, non : chaque bibliothèque patrimoniale a son histoire, dont les collections sont le reflet, et qu'il est essentiel de respecter. On ne se poserait même pas la question pour les musées ! Mais le numérique permet de réaliser virtuellement cette réunion, ce qui est évidemment beaucoup plus pratique pour les chercheurs. Dans le cas de Flaubert, on a ainsi créé dans la bibliothèque numérique Gallica un portail unique qui donne accès à tous les manuscrits, quel que soit leur lieu de conservation (bibliothèque municipale de Rouen, Bibliothèque historique de la ville de Paris, BnF). Un exemple à suivre pour d'autres auteurs.

Quel document parmi ceux qui figurent dans cet ouvrage vous a particulièrement intéressé, ému ?

T.C. Le manuscrit des *Pensées* de Pascal a pour moi une place particulière : parce que c'est un texte essentiel, parce que ce manuscrit aurait très bien pu disparaître avant la publication posthume du texte, et parce que c'est un manuscrit encore « vivant », instable, énigmatique : il est constitué de fragments qui ont été collés et reliés arbitrairement, mais dont personne ne sait ce que Pascal en aurait finalement fait, lesquels il aurait gardés, dans

quel ordre il les aurait rangés.

Je trouve aussi très émouvant de voir naître presque en direct, au fil des versions successives d'un poème, certains vers fulgurants entrés dans notre mémoire collective, comme le « Soleil cou coupé » d'Apollinaire ou « La mer, la mer toujours recommencée » de Valéry.



Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*,
1864-1865,
42 x 35,5 cm
© Bibliothèque nationale de France
Manuscrits d'écrivains
Éditions Textuel, 2021, page 79

Extraits choisis

Manuscrits d'écrivains

© Textuel, oct. 2021

Charles Baudelaire MON COEUR MIS À NU

On connaît Baudelaire poète, celui des Fleurs du Mal et du Spleen de Paris. Parfois critique d'art avec ses Curiosités esthétiques. Mais de 1857, date de parution des Fleurs du Mal, à sa mort dix ans plus tard, à quelle œuvre majeure se consacre Baudelaire ? Mon cœur mis à nu, « livre de rancune » et « grand livre sur moi-même », avec ce titre éclatant tiré des Marginalia d'Edgar Poe, est une des réponses. Baudelaire autobiographe ?

Mon Cœur mis à nu

De la vaporisation et de la centralisation du Moi.

Tout est là.

D'une certaine jouissance sensuelle dans la Société des Extravagants.

(Je peux commencer Mon Cœur mis à nu n'importe où, n'importe comment, et le continuer au jour le jour, suivant l'inspiration du jour et de la circonstance, pourvu que l'inspiration soit vive.)

Le premier venu, pourvu qu'il sache amuser, a le droit de parler de lui-même.

Mon cœur mis à nu

Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre.

Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.

Mon cœur mis à nu

Politique

Je n'ai pas de convictions, comme l'entendent les gens de mon siècle parce que je n'ai pas d'ambitions.

Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

Il y a une certaine lâcheté ou plutôt une certaine mollesse chez les honnêtes gens

Les brigands seuls sont convaincus

– de quoi ? – qu'il leur faut réussir. Aussi, ils réussissent. Pourquoi réussirais-je, puisque je n'ai même pas envie d'essayer ?

On peut fonder des empires glorieux sur le crime, et de nobles religions sur l'imposture.

—

Cependant, j'ai quelques convictions, dans un sens plus élevé, et qui ne peut pas être compris par les gens de mon temps.

Mon cœur mis à nu

Sentiment de solitude dès mon enfance. Malgré la famille, – et au milieu des camarades, surtout, – sentiment de destinée éternellement solitaire.

Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir.

Éditions Textuel, 2021, page 80

Raymond Queneau ZAZIE DANS LE MÉTRO

Esprit encyclopédique à la curiosité universelle, explorateur ludique de toutes les possibilités du langage, praticien des écritures à contraintes, poète, essayiste, Raymond Queneau a laissé une œuvre romanesque importante et multiple, dont Zazie dans le métro (1959) est le titre le plus connu. Comme dans plusieurs de ses romans, la loufoquerie de l'intrigue, l'usage comique de l'argot et du français parlé s'accompagnent d'une mélancolie sous-jacente et d'une méditation désenchantée sur la condition humaine.

Cahiers préparatoires

Commères et citoyens continuant à discuter le coup, Zazie s'éclipa. Elle prit la première rue à droite, puis la celle à gauche, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrivât par hasard devant une bouche de métro. Mais la grève ératépique continuait. Zazie regarda l'escalier descendant avec mélancolie vers le réseau souterrain, l'ardoise où quelques mots écrits à la craie informaient le public de la situation, la grille tirée qui donnait aux mots de la tribu son sens le plus dur. Devant ce paradis interdit, le petit cœur virginal, provincial et puéril se gonfla comme un ballon rouge et, de rage, Zazie se mit à pleurer. (trop tôt) ...

...

elle va à pied au Marché aux Puces c'est Charles qu'achète
— T'es poire.

ça le décide à épouser Mado PP.

[Dans l'encadré, en haut :]

1ère hypothèse métro fermé

[Dans l'encadré, colonne de gauche :]

A policier la ramène comment ? policier avec moustache etc. touristes en autobus

[Dans l'encadré, colonne de droite :]

B Charles reprend son sac

[À droite de l'encadré :] j'adopte le métro fermé

elle n'ira dans le métro qu'avec Timoléon Laverdure.

ou Marceline.

Question du policier – un seul suffit

Je supprime Gridoux également

Pas d'hésitation !

[En bas, à gauche de la barre verticale :]

l'embêtant cexi y a la grève du métro y a aussi celle des autobus

[En bas, à droite de la barre verticale :]

Charles part avec le taxi

sale farce

veulent le guide

(altercation avec le guide régulier) les fait monter dans l'autocar

débarrassés – scène entre G et taxi –

[Tout en bas :]

Troussaillon, c'est le même : il était déguisé ensuite la veuve Mouaque et le flic prennent le taxi

Éditions Textuel, 2021, page 196

Roland Barthes FRAGMENTS D'UN DISCOURS AMOUREUX

Avant-dernier livre de Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux* fut aussi son plus gros succès de librairie et reste un de ses textes les plus lus et cités. Alors même qu'il connaissait une consécration académique en devenant professeur au Collège de France, cet essai sur un sujet des plus universels le faisait accéder à un public bien plus large que celui de ses ouvrages précédents. Fragments d'un discours amoureux est pourtant tout sauf un texte facile, ou un livre de plus sur l'amour.

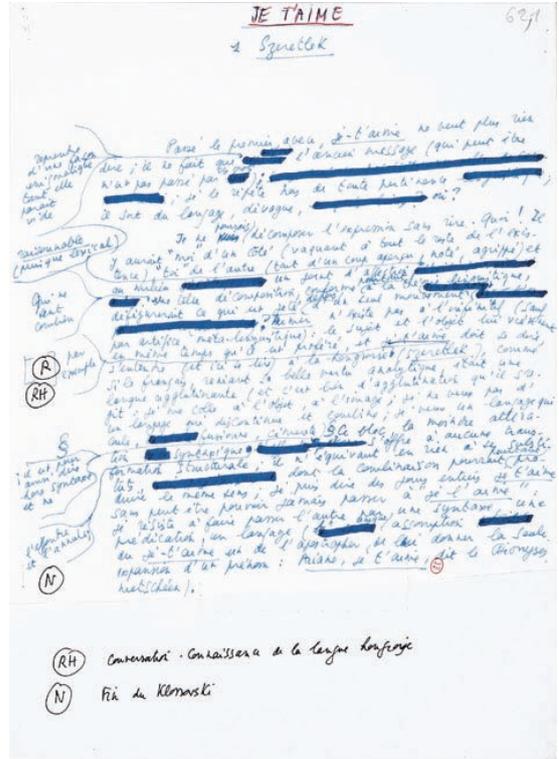
JE T'AIME

1. Szeretlek

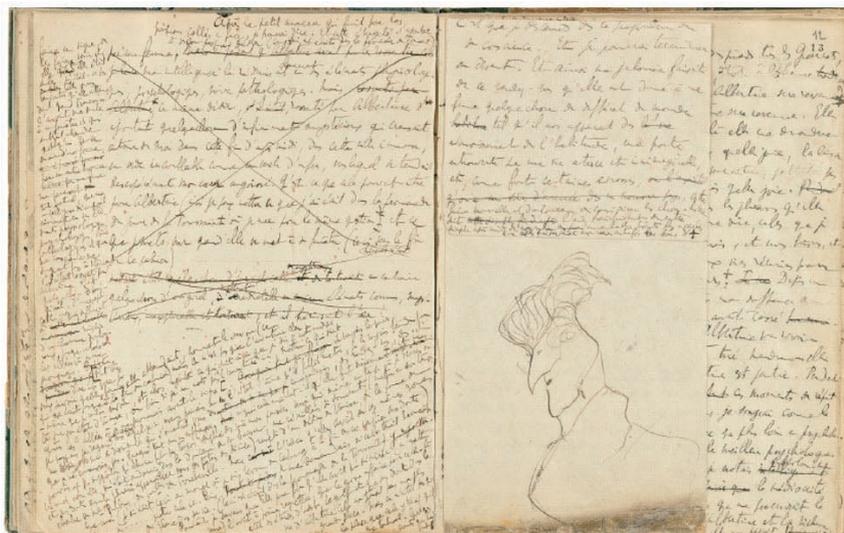
Passé le premier aveu, *je-t'aime* ne veut plus rien dire ; il ne fait que reprendre d'une façon énigmatique tant elle paraît vide l'ancien message (qui peut-être n'est pas passé par ces mots) ; je le répète hors de toute pertinence ; il sort du langage, divague, où ?

Je ne pourrais décomposer l'expression sans rire. Quoi ! Il y aurait « moi » d'un côté (vaquant à tout le reste de l'existence) et « toi » de l'autre (tout d'un coup aperçu, noté, agrippé) et au milieu un joint d'affection raisonnable (puisque lexical).

...
Qui ne sent combien une telle décomposition, conforme pourtant à la théorie linguistique, défigurerait ce qui est jeté dehors d'un seul mouvement ? Aimer n'existe pas à l'infinitif (sauf par artifice métalinguistique) : le sujet et l'objet lui viennent en même temps qu'il est proféré et *je-t'aime* doit se dire, s'entendre (et ici se lire) à la hongroise par exemple (*szeretlek*), comme si le français, reniant sa belle vertu analytique, était une langue agglutinante (et c'est bien d'agglutination qu'il s'agit : je me colle à l'objet, à l'image ; je ne veux pas d'un langage qui discontinue et combine ; je veux un langage qui coule, fusionne, cimente). Ce bloc, la moindre altération syntaxique l'effondre et l'annule ; il est pour ainsi dire hors syntaxe et ne s'offre à aucune transformation structurale ; il n'équivaut en rien à ses substituts, dont la combinaison pourrait pourtant produire le même sens ; je puis dire des jours entiers *je t'aime* sans peut-être pouvoir jamais passer à « je l'aime » : je résiste à faire passer l'autre par une syntaxe, un langage (l'unique assumption du *je-t'aime* est de l'apostrophe, de lui donner la seule expansion d'un prénom : *Ariane, je t'aime*, dit le Dionysos nietzschéen).



Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, folio 62.1, 1974-1977, 29,7 x 21 cm
© Bibliothèque nationale de France
© « Tel Quel »
© Éditions du Seuil, 1977
Manuscrits d'écrivains
Éditions Textuel, 2021, page 222

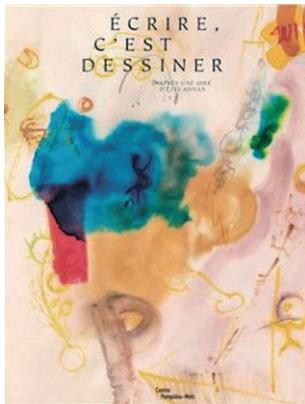


Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, folios 12 verso-13, 1914, 22,5 x 17 cm
© Bibliothèque nationale de France
Manuscrits d'écrivains
Éditions Textuel, 2021, page 119

« Écrire, c'est dessiner »

Centre Pompidou-Metz

Par Gaëlle Obiégly



Tout part d'une conversation. Quelqu'un exprime son désir de voir des manuscrits originaux exposés comme des tableaux. Les artifices numériques seraient tenus à l'écart. C'est le rêve d'Etel Adnan, poète et artiste. Elle est née en 1925. Elle a grandi au Liban où les langues s'additionnent. Elle a fait sa scolarité en français. C'est

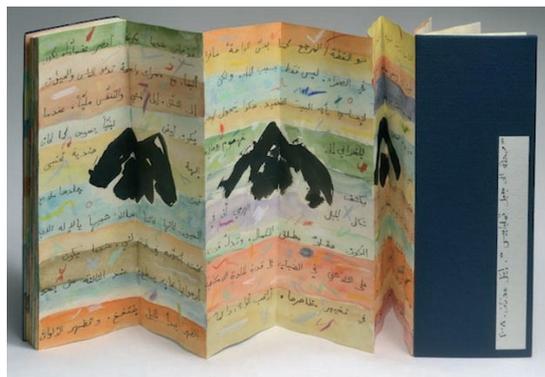
devenu sa langue d'écriture et plus tard l'anglais. Elle écrit aussi en arabe. Cette multitude de langues produit un tourbillon de signes dont résultent des textes aussi bien que des tableaux.

Les lettres de l'alphabet sont des images, au commencement. Les idéogrammes sont de pures images pour qui ne sait pas les interpréter. Etel Adnan est à l'origine d'une exposition dont le titre, *écrire, c'est dessiner*, met en évidence l'équivalence de deux pratiques. L'exposition ouvre le 6 novembre 2021 au centre Pompidou de Metz. En parallèle, le catalogue nous offre la possibilité de lire des textes d'Etel Adnan, ce qui est toujours un ravissement. La clarté et la concision caractérisent aussi bien son écriture que ses œuvres visuelles. Dans

ses livres ténus, les dessins et les aquarelles se mêlent aux textes mais ce ne sont pas des illustrations. Et les écrits n'ont pas vocation à expliquer les images. Son œuvre procède de deux langages ; ils s'épaulent. Ce sont des expressions siamoises. Le poème ne sera pas analysé en langage verbal mais ressenti et traduit dans le langage de la peinture. Cette juxtaposition de

l'écriture et du dessin fait l'objet de l'exposition instillée par Etel Adnan. Sa pratique hybride, la philosophie et l'érudition qui en sont les ferments, se manifestent dans le catalogue. D'autres artistes, d'autres poètes, d'autres intellectuels sont là pour amplifier la proposition : écrire, c'est dessiner. L'idée infuse ; et de nombreuses pages du catalogue se couvrent de traces dont on ne cherche plus à comprendre le sens. On les regarde, on est saisi par leur spectacle. Certains papiers semblent couverts d'anathèmes, d'autres de placides ou suaves motifs. Cela tient au geste. C'est-à-dire au corps. C'est de cela que découlent et l'écriture et le dessin – plutôt que de codage informatique. C'est vraiment l'alliance du corps et de la pensée qui sont au cœur de ces tracés. D'où la pulsation perceptible de bout en bout ; tant dans les textes d'Etel Adnan, dans ceux d'Omar Berrada et de Jean-Marie Gallais qui est le commissaire de l'exposition. Pulsation ne renvoie pas à autre chose qu'au rythme, à l'émotion. L'ensemble est palpitant de vie. Cela tient à l'écriture manuscrite. Elle laisse transparaître l'état d'esprit et les conditions matérielles de celui ou celle qui écrit. La plume, le pinceau, le stylo sont des traducteurs des nerfs et du contexte.

Selon Etel Adnan, traduire c'est transporter. Elle a travaillé notamment avec des textes arabes. Agençant les mots et les couleurs sur les pages, elle porte son attention sur la manière dont ils se reflètent mutuellement. Ils produisent quelque chose de nouveau, d'autonome, fruits des mots et du réseau de signes. Prenons deux de ses cahiers. L'un est un texte en arabe datant de 1970, intitulé *Al-Sayyab, Al-Umm wa al-Ibnat al-Da'ila* (la mère et la fille perdue). L'autre est en anglais, il date de 1988, s'intitule *The war poem*. Si l'on regarde bien, il apparaît que les



Etel Adnan, *Rihla ila Jabal Tamalpais (Voyage au Mont Tamalpais)*, 2008. Aquarelle et encre de Chine sur cahier japonais, 30 x 10,5 cm x 54 pages : 30 x 567 cm. Donation Claude & France Lemand. Musée, Institut du monde arabe, Paris. © Etel Adnan. Courtesy Galerie Claude Lemand, Paris.

textes et l'aquarelle sont concomitants. Car l'encre de l'écriture a un aspect dilué identique à la couleur. Mais ils ne se confondent pas. Certes, l'instrument

de l'écriture et celui du dessin, les plumes, s'échangent et se confondent au fil des siècles, il n'empêche que le dessin et l'écriture ne fusionnent pas forcément. L'équivalence ne signifie pas qu'ils s'absorbent mutuellement. On les voit plutôt dialoguer sur les différentes œuvres reproduites dans le catalogue.

Quand Paul Klee affirme que « écrire et dessiner

sont identiques en leur fond », il envisage l'origine des lettres et des signes. Au commencement étaient les dessins. Au cours des cinq mille ans qui nous précèdent, l'humanité a fait de ces dessins des signifiants, des alphabets, des idéogrammes. Ceci afin de communiquer. Le catalogue de l'exposition par son choix d'œuvres associant l'écriture et le dessin nous montre comment le dessin subsiste dans toute écriture. Les pages du tapuscrit *The Arab Apocalypse* d'Etel Adnan sont annotées de dessins. Ce sont des suppléments au texte, des sortes d'enluminures. Et, en effet, ils apportent sinon un éclaircissement au moins un point lumineux. Cet autre langage s'invite dans celui des signes signifiants. Peut-on y voir une traduction, c'est-à-dire le transport d'un contenu ? S'agit-il d'une métamorphose ? D'un déplacement ? On passe d'un univers exprimé par un langage à un autre univers exprimé par un autre langage. Quand on traduit un texte d'une langue à une autre, le transport du contenu le transforme plus ou moins. Le texte est tributaire de l'interprétation du traducteur. Il en va de même avec la lecture. Les lecteurs multiplient le texte, le transforment, en se l'appropriant. Ces questions parlent de la contiguïté et de la distinction des expressions. La même main, le même corps, le même esprit produisent des gestes très variés et des formes artistiques voisines ; c'est-à-dire proches et séparées.

À l'inverse, on perçoit des similitudes dans des images nées de mains parfois très éloignées dans le temps et dans l'espace. Ces similitudes formelles font apparaître un vocabulaire graphique. On mentionnera la tablette d'argile où est inscrit l'essai littéraire sumérien sur l'éducation des scribes. Basse Mésopotamie (Iraq), règne de Samsu-Iluna de Babylone (1749-1712 av. J.-C.), on peut comparer cette tablette, avec l'œuvre *Dhikr* d'Etel Adnan. Plus de mille ans les sépare. Le fond de *Dhikr* reprend l'alphabet cunéiforme qui théorise l'art de l'écriture. Le texte gravé dans l'argile se voit transposé sur des feuilles de papier. On ne lit pas un texte, bien sûr, mais on perçoit une matière épaisse, fertile, constituée de griffes cunéiformes. S'y déploie une frise joyeuse, rapide, dansée.

De même, on sent des échos entre des œuvres

aux intentions éloignées. Un dessin de Roland Barthes griffonné sur papier à en-tête du Collège de France ; le dessin est daté, signé RB, dédié à Romaric. Un tableau de Navid Nuur, intitulé *The Tuners*, daté de 2005-2018, dont les lignes constitutives proviennent de petites feuilles mises à disposition pour tester stylos et crayons dans

les papèteries. L'artiste y voit une écriture avant l'écriture. Tandis que Roland Barthes pratique le dessin en amateur afin de « pouvoir créer quelque chose qui ne soit pas directement dans le piège du langage. » Formellement, ces dessins abstraits sont semblables à la *Calligrafitti of fire* de Brion Gysin. Cette œuvre date de 1986. Le signe est démultiplié sur un makemono vierge acheté

dans un magasin d'antiquités à New York. Le signe adopté par Gysin s'inspire du so-shō japonais que l'on appelle écriture d'herbe. Puis il a découvert la calligraphie arabe, qui est dynamique, profuse. Brion Gysin traçant son signe de manière répétitive y voit tout à coup une foule marocaine dansant au son de la musique Jajouka. Et c'est cette vision née de l'écriture arabe qui l'a amené à peindre son makemono. Divers signes et techniques y fusionnent et déploient un paysage de caractères d'une vivacité extrême.

Il y a un côté test de Rorschach dans ces images graphiques : que voit-on dans les signes ? Dans les taches ? Que nous disent ces formes ? L'écriture d'une langue inconnue apparente les signes à de purs dessins. Le signifié s'absente pour laisser la place à l'imagination.

**Exposition « Écrire, c'est dessiner »
Du 6 novembre 2021 au 21 février 2022
Centre Pompidou-Metz**

Avec le soutien de



<https://www.cen-metz.fr/cire-c-est-dessiner>

trepompidou-

<https://www.fondationlaposte.org/projet/exposition-ecrire-cest-dessiner-centre-pompidou-metz>

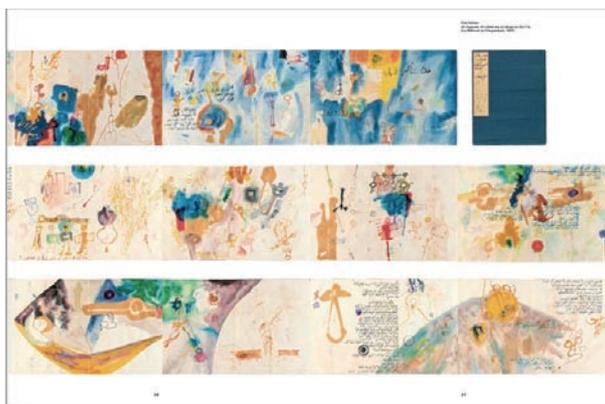
Catalogue de l'exposition

Écrire c'est dessiner

Sous la direction de Jean-Marie Gallais

Édition Centre Pompidou Metz

Parution le 3 novembre 2021



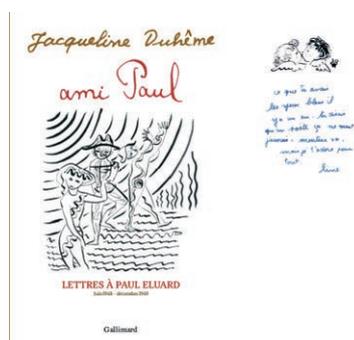
Etel Adnan, *Al-Sayyad, Al-Umm wa al-Ibnat al-Da'la*, [La Mère et la fille perdue], 1970
Écrire c'est dessiner, pages 26 & 27 du catalogue

Jacqueline Duhême

Ami Paul.

Lettres à Paul Éluard

Par Corinne Amar



« C'est très dur de discerner ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, qui a raison, chacun a son bien et son mal, comme c'est simple et comme tu es le seul différent des autres avec ton même bien et mal » (À Paul

Éluard, 14 février 1949). Trente-deux ans séparent Eugène Grindel (1895-1952) qui prendra le nom de Paul Éluard (pour faire paraître *Le Devoir*, son premier recueil de poésie) de Jacqueline Duhême (1927), qui a vingt ans, lorsqu'elle le rencontre. Paul Éluard est le poète de la liberté – on lui doit ce poème *Liberté*, dont des milliers d'exemplaires seront parachutés sur la France – le poète de la Résistance intérieure, de *La Vie immédiate*, de l'amour, qui épousa en 1916 la fascinante jeune russe, Gala (surnom qu'il lui donne au sanatorium où il la rencontre) – laquelle le quitte pour Salvador Dalí – avant de rencontrer Nusch, de son vrai nom, Maria Benz, acrobate, actrice, énigmatique modèle pour carte postale, qu'il épouse en 1934 : il est l'ami des peintres et l'un des fondateurs du mouvement surréaliste, avec Breton, Aragon et Soupault, celui qui, aux moments les plus cruciaux de la bataille surréaliste, n'oubliera pas la guerre. Jacqueline Duhême elle, dessine. Plus tard, on la surnommait *l'imagière des poètes*, illustratrice devenue, qui côtoiera Matisse, Picasso, Aragon, Man Ray, et pour l'heure, vit une histoire d'amour passionnel avec Paul Éluard.

Les éditions Gallimard publient aujourd'hui, soixante-douze ans après, les *Lettres à Paul Éluard, Juin 1948-décembre 1949*, de Jacqueline Duhême.

Sa passion de toujours pour le dessin, sa détermination envers et contre tout, ses rencontres salvatrices, elle les raconte avec ferveur dans chacun de ses entretiens. « (...) J'ai toujours réussi à

avoir des amis, à me faire aimer, gâter, dans des moments très difficiles, parce que je dessinais. J'ai commencé toute petite. Dans mon quartier, le boulanger me donnait un croissant en échange d'un dessin. Je voulais en faire mon métier, j'étais très sûre de moi (...). »* Et elle en fera son métier. Lorsqu'alors, jeune ouvrière en usine à Levallois pour survivre, elle se rend un samedi à la « Maison de la Pensée française » à Paris, pour écouter des écrivains, elle rencontre Paul Éluard. Elle souhaite une dédicace pour sa voisine qui lui a remis un livre, il l'invite à dîner : ils tombent immédiatement amoureux. À la fin de ses lettres d'amour, emportées, affectueuses, elle dessine des petits personnages, se croque ou croque celui qu'elle aime, l'appelle ami Paul doux, signe Liline, a tout juste vingt ans et des poussières. « Mardi 3 juillet 48 (...) Regarde

Je ne suis pas non plus une gamine qui rêve, vingt ans comptent plus ou moins.

Tu sais Paul, maman m'envoyait toute petite chercher le chat avec une sardine dans la neige, ou encore,

les livres pour la librairie chez Hachette.

J'ai trainé dans toutes les rues de Paris et d'Athènes à Athènes

j'ai regardé les pensionnaires manger du dessert et moi bâtarde me serrer la ceinture avec les orphelines. (...)

Je ne me fais aucune illusion sur toi

aucun rêve je ne suis pas une gamine

je t'aime simplement très fort et malgré tout

tu restes mon meilleur ami Paul

et je suis difficile »**

Elle écrit comme elle respire, comme elle aime, enfantine, adulte, en amoureuse, en poète elle aussi ; entre deux paragraphes qui disent le manque et le désir, le fantasme et le besoin de l'absent, elle lui raconte son enfance, évoque les souvenirs tristes, pas de père, mère pas là, les ballotages d'une tante à l'autre, la campagne, Athènes, l'orphelinat, les vieux démons, se confie, exorcise, grandit avant l'heure, inverse les rôles. « Vence, 14 décembre 1948, Mon petit Paul

Joyeux anniversaire.

Ce que je t'envoie t'arrivera en retard

Je t'aime beaucoup tu es le plus jeune petit garçon du monde

Et les filles t'adorent.

J'aimerais être avec toi aujourd'hui.

J'ai une envie folle de te voir, pas moyen

D'aller à Paris – suis fauchée et Matisse

Ne veut pas que je parte.

Je m'ennuie de toi ». ***

Dans une autobiographie qu'elle faisait paraître chez Gallimard en 2014, au titre singulier d'*Une vie en crobards* – mot construit pour dire à la fois, croquis et bobards – elle confiait ce que fut sa vie de petite fille et l'errance d'une enfance douloureuse entre la Grèce et la France. « Ma mère était une

libraire suffragette et c'est dans la librairie que j'ai commencé à dessiner. La vie n'était pas simple pour elle. Elle a fini par m'envoyer en Grèce où la famille de mon père, que je ne connaissais pas, devait me prendre en charge. En fait, je me suis retrouvée dans un orphelinat franco-grec où je faisais beaucoup de bêtises. J'ai fini par être rapatriée avant la guerre. (...) » Elle écrit à celui qu'elle aime, elle dessine, il lui manque, elle ne cesse de le lui dire : « Je rêve de courir avec toi Partout où je suis déjà passée Et aussi partout où tu es allé Je m'ennuie de toi Liline » ****

Leurs trente ans de différence ne sont pas faciles à vivre, leur amour se transformera en solide affection, et les rencontres décisives, entre temps, pour Jacqueline, auront lieu, lui ouvriront la voie. Éluard et elle publieront ensemble une histoire illustrée pour enfants, *Grain d'Aile*, dans les pages du magazine *Elle*, en 1951. Elle travaille pour le journal comme dessinatrice depuis peu, et pendant vingt ans, illustrera des recettes de cuisine et des contes pour enfants, inventant aussi un nouveau genre, le reportage dessiné.

Éluard lui a présenté Henri Matisse – « qui avait besoin d'une petite main. Tout ce que je suis, je l'ai appris avec Henri Matisse. Je dessinais depuis toujours, mais avec lui, j'ai tout appris et j'ai surtout pris confiance en moi ». – Je m'engage avec Matisse et il a plus raison que moi souvent, il a 80 ans j'en ai 20 ! » (À Paul Éluard, le 14 février 1949). Puis, elle rencontre Jacques Prévert, qui deviendra son grand ami, et avec qui elle publiera, dès 1953, un conte poétique, *L'Opéra de la lune*.

Quant à Paul Éluard, toujours ailleurs, et par monts et par vaux, poète prolifique dans sa volonté affirmée de remettre le monde debout, poète de combat – avant la guerre, avec *Guernica* (1938), pendant la guerre, avec *Liberté* (1942) après la guerre, avec les *Poèmes politiques* (1948), poète pour tous, qui mourra moins de trois ans plus tard le 18 novembre 1952 à son domicile parisien d'un arrêt cardiaque, à l'âge de cinquante-six ans, il écrit. Quoique personnage public qui semble avoir recouvert le personnage secret, il écrit parce qu'il veut *Tout dire*, et « changer l'eau en lumière ». Et dans cette seule correspondance qui est celle de la jeune amoureuse à son amant, il murmure,

à l'écoute : « Tu vois, je suis près et loin de toi. Hier soir, je donnais pour Wrocław une conférence à Montpellier. Ce soir, je serai à Tarbes. J'attends le train. Il fait un soleil à casser des cailloux, tellement vif qu'on ne croit plus à la nuit (...). J'ai mangé toutes tes mandarines, ton artichaut et ton radis, pas le baigneur. Pourquoi ne pas croire qu'un de ces jours, je vais débarquer à Nice (...). » Il écrira, elle illustrera ce conte pour enfants, *Grain d'Aile*, l'histoire toute d'humour et de tendresse d'une petite fille qui veut avoir des ailes afin de pouvoir voler avec ses amis les oiseaux. Parmi les animaux, un écureuil exauce son vœu, en lui proposant de vivre son rêve tout le temps d'une journée, avant que sa paire d'ailes ne devienne définitive...

.....

* *La Croix*, 29/10/2010

** Jacqueline Duhême, *Lettres à Paul Éluard, Juin 1948-décembre 1949*, Gallimard, p.108

*** op. cité, p.114

**** op. cité, p.109



Jacqueline Duhême
Ami Paul. Lettres à Paul Éluard
Juin 1948 - décembre 1949
Préface de l'auteur
Éditions Gallimard, 18 nov. 2021

Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Correspondances



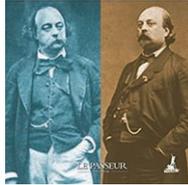
Françoise Sagan, *Écris-moi vite et longuement*.

Lettres à Véronique Campion. Préface d'Olivia de Lamberterie. Françoise Sagan et Véronique Campion se rencontrent à seize ans, en 1951, dans une boîte à réviser le bac. Toutes deux affichent une grande liberté d'esprit et croquent la vie à pleines dents. Jusqu'au début des années soixante, Plick et Plock, comme elles se surnomment mutuellement, sont très liées. Elles partagent la même fantaisie, la même gaieté, le même tempérament rebelle, le même goût pour la vitesse et l'alcool. Les lettres que Françoise Sagan adresse à sa « Chère Verinoc », à sa « Chère enfant »,

à sa « Chère folasse » (celles de Véronique Campion n'ont pu être retrouvées), laissent filtrer sa tendresse et sa vivacité intellectuelle. La parution en 1954 de *Bonjour tristesse* la jette à dix-huit ans dans le tourbillon de la célébrité. En 1955, elle décrit son séjour excitant à New York où elle fait la promotion de son roman, les interviews rébarbatives le jour, les nuits folles à s'amuser. « Je mène une vie de chien savant, je savoure le succès avec force whiskies, mais la ville est drôlement belle. Tu verras ça, c'est fou. Je ne peux pas te dire si je suis heureuse ou pas, je n'ai pas le temps de le savoir. » « Le charmant petit monstre » publie avec succès, voyage, gagne de l'argent qu'il dépense sans compter, vit entouré d'amis, joue au casino, conduit des voitures à toute allure. En vacances à Cajarc, à Hossegor, aux Canaries, en reportage à Beyrouth ou en tournée littéraire aux États-Unis, où qu'elle se trouve, l'écrivaine pose sur les choses et les êtres son regard malicieux et aiguë, ne se prend pas le moins du monde au sérieux, s'agace des questions indiscretes des journalistes et fuit à toutes jambes la tiédeur et l'ennui. Véronique Campion est à bord de l'Aston Martin qui se fracasse le 13 avril 1957 près de Milly-la-Forêt. Grièvement blessée lors de l'accident, Françoise Sagan se voit prescrire du Palfium et doit ensuite entamer une cure de désintoxication. Épisode douloureux qui marque le début de sa dépendance aux médicaments, à l'alcool et aux drogues et qu'elle évoque avec pudeur. « Décidément, j'ai horreur des épreuves. Rien ne nous apprend moins, ne nous amuse moins, ne nous développe moins l'intelligence – et l'humour – que ce genre d'ennuis. » Éd. Stock, 128 p., 17 €. Élisabeth Miso

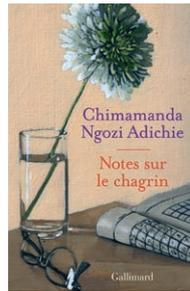
Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, *Mon cerveau, ma boussole... mon accoucheur littéraire*. Ils sont nés la même année en 1821, même collège, mêmes classes à Rouen, depuis leurs treize ans ; amis avant que d'être pairs en littérature, d'une ressemblance physique incroyable – sur la couverture, leurs deux portraits, adultes, juxtaposés, tels des sosies – et tous deux, fils de médecins. Amitié indéfectible qui irriguera toute leur vie. Louis Bouilhet fera paraître, en 1851, *Melaenis*, un conte romain qu'il dédie à Gustave Flaubert, tandis que *Madame Bovary*, publié en 1856, sera dédié à Louis Bouilhet. Pour l'un comme pour l'autre, lorsqu'ils ne se retrouvent pas à Croisset, dans le cabinet de travail de Flaubert ou dans son domicile parisien, la correspondance est un mode d'échange et de confrontation intellectuelle indispensable, lieu par excellence du discours critique et théorique. Dans ce long dialo-

CORRESPONDANCE
LOUIS BOUILHET
GUSTAVE FLAUBERT
*Mon cerveau,
ma boussole...
mon accoucheur littéraire*
La fécondité d'une amitié fraternelle



que esthétique, amical et littéraire entrepris entre 1846 et 1869 (année de la mort de Bouilhet, son *alter ego*, son ami, son frère), œuvre en cours, filles de passage, jeunes garçons (au Caire), sensations du moment, impatiences, allégresse, absolument tout y passe et se partage. En 1850, Flaubert est au Caire, Bouilhet, à Rouen, l'un et l'autre s'écrivent combien l'autre lui manque. « Le Caire, 15 janvier. (...) Le soir, quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi, et que tu t'ennuies, appuyé au bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout. J'ai mangé ta lettre et l'ai relue plus d'une fois. En ce moment, j'ai l'aperception de toi en chemise auprès de ton feu, ayant trop chaud, et contemplant ton vit. À propos, écris donc cul avec un L et non cu. Ça m'a choqué (...). » Il appelle Bouilhet *mon Solide*, et signe *Ton vieux*. Louis Bouilhet est déjà célèbre et reconnu par ses pairs, Flaubert en est encore à ses débuts, et le rôle que jouera le premier dans la composition des romans du second est fondamental... Le Passeur éd. 472 p., 9,50 €. Corinne Amar

Récits autobiographiques



Chimamanda Ngozi Adichie, *Notes sur le chagrin*.

Traduction de l'anglais (Nigeria) Mona de Pracontal. « J'écris sur mon père au passé et je n'arrive pas à croire que j'écris sur mon père au passé. » Le 10 juin 2020, Chimamanda Ngozi Adichie a perdu son père, James Nwoye Adichie professeur émérite de statistiques, professeur honoraire de l'université du Nigeria. Sa mort a été un véritable séisme, une expérience insoupçonnée de la souffrance, tant sur le plan psychique que physique, qui l'a totalement déstabilisée. « J'ai eu des deuils par le

passé, mais c'est maintenant seulement que je touche au cœur du chagrin. Maintenant seulement que j'apprends, en cherchant à tâtons ses bords poreux, qu'il ne se traverse pas. » Quelques jours auparavant, les parents domiciliés à Aba, la ville ancestrale de la famille dans le sud-est du Nigeria, conversaient encore par Zoom (pandémie de Covid-19 oblige) avec leurs six enfants éparpillés entre le Nigeria, l'Angleterre et les États-Unis. Il y a eu le choc de l'annonce de sa mort et l'intolérable impossibilité pour raison de confinement de se rendre sur place. En de courts chapitres, l'auteur d'*Americanah*, ausculte les bouleversements que provoque ce deuil en elle, tous les sentiments qui l'assaillent alors : la surprise, le déni, la colère, l'angoisse, l'effondrement, l'impuissance, le profond désarroi de vivre cela à distance, d'être séparée de ses proches. Elle ne peut supporter la banalité des messages de condoléances, même si les personnes font preuve d'empathie, leurs paroles l'agressent littéralement, incapables de traduire l'indicible, de coller à la réalité de ce qu'elle ressent. « On apprend combien les condoléances peuvent paraître creuses. On apprend combien le chagrin est question de langue, l'échec de la langue et la tentative de s'y raccrocher. » Elle se réfugie donc dans l'écriture, à la recherche d'un sens à donner à cette « déroute permanente ». Elle relit les lettres que son père lui écrivait quand elle est partie étudier aux États-Unis, regarde les vidéos qu'elle a réalisées de lui, se souvient de scènes de son enfance, de gestes tendres. Elle prenait un plaisir infini à être auprès de lui, à l'écouter parler de ses ancêtres. Elle aimait tout ce qui transpirait de sa personne, son intégrité, l'extrême attention qu'il portait aux autres, la confiance qu'il a donnée à ses enfants, son attachement à l'identité et à la culture igbos, son humour pince-sans-rire. À ce père adoré, Chimamanda Ngozi Adichie clame son amour éternel. Éd. Gallimard, 108 p., 9,90 €. Élisabeth Miso



Betty Milan, *Pourquoi Lacan*. Traduit du brésilien par Danielle Birck. Elle fait son analyse avec Lacan dans les années 1970 : la première phrase du livre nous l'annonce d'emblée. Quarante ans plus tard, elle revient sur cet épisode déterminant de sa vie, qui lui a fait quitter son pays, l'homme qu'elle allait épouser, pour entreprendre son analyse avec celui qui régnait à cette époque sur le milieu intellectuel parisien et tenait son séminaire dans le grand amphithéâtre de la Faculté de droit, place du Panthéon, à Paris : Jacques Lacan. *Saisir le moment opportun* : voilà ce qu'elle comprend la première fois, de son bref entretien avec Lacan à la porte de son Cabinet. Elle est brésilienne et vit à Sao Paulo, ne maîtrise pas le français, est psychanalyste dans son pays, diplômée en médecine, et faisant partie de la Société brésilienne de psychanalyse (SBP). Elle veut faire connaître Lacan dans son pays et s'en ouvre au maître – jusqu'au moment où elle comprend qu'une chose s'impose telle une évidence : faire une analyse avec lui. Elle veut se départir de ses angoisses, elle veut surtout comprendre, se comprendre, s'accepter elle, descendante d'immigrants libanais, victime de la xénophobie des autres et de la sienne propre. Elle s'installe à Paris, suit le séminaire de Lacan, décrit cette effervescence de la salle immense avant qu'il n'arrive, sa venue alors que la salle est évidemment comble, et tout à coup, redevenue silencieuse ; elle évoque le discours du maître. « Lacan se préoccupait peu d'être immédiatement intelligible. Il mettait l'accent sur le *Nachträglich*, ce concept freudien traduit en français par « après coup » – signifiant que certains faits ne peuvent être compris qu'après qu'ils se sont produits – et la pratique de Lacan reposait sur cette notion, dans son séminaire comme dans sa clinique. » Elle revient sur l'importance de la langue et ce long travail opéré afin d'accepter ses origines, son identité, celle qu'elle est. Éd. Érès, 156 p., 12 €. [Corinne Amar](#)

Romans autobiographiques

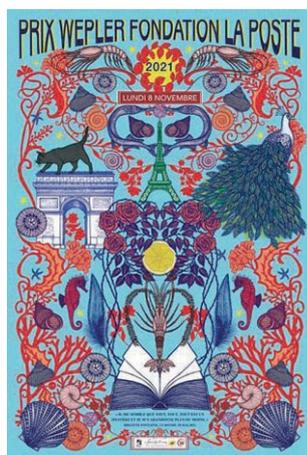


Claudia Durastanti, *L'Étrangère*. Traduction de l'italien Lise Chapuis. Claudia Durastanti, née en 1984, a grandi entre New York et la Basilicate. Jusqu'à ses six ans, elle a vécu à Brooklyn dans une famille d'immigrés italiens à l'anglais approximatif. Ses deux parents étaient sourds et refusaient d'apprendre la langue des signes, s'obstinant à lire sur les lèvres et à adopter toute une stratégie de dissimulation de leur handicap. Communiquer avec eux était éreintant, exigeait beaucoup d'attention, d'invention et d'abolir toute référence à la fiction. Ils considéraient « que les mots ne signifient rien si ce n'est quand ils sont à prendre littéralement, et que tout autre résidu est une grande perte de temps et de sens : la vie se séduit en silence, s'hypnotise, et tout le reste est un échec. » Pour une écrivaine qui manie le langage figuratif, chaque conversation avec eux est toujours une lutte. Le langage a donc été d'emblée une question centrale, un univers étrange, un espace de questionnement et d'exploration infini. En 1990, après son divorce, sa mère s'est installée avec ses deux enfants dans un village de la Basilicate. Elle était marginale, ne travaillait pas vraiment, se rêvait artiste peintre. Elle entraînait souvent sa fille dans des marches interminables au hasard des villages du val d'Agri, lui faisant souvent manquer l'école. La romancière se souvient de leur pauvreté, du sentiment désagréable d'être perçue par les autres enfants comme une étrangère, des journées entières à lire cachée dans le grenier. Chaque été elle retournait à Brooklyn chez ses grands-parents maternels. « Ma mère me manquait quand elle disparaissait, mais elle, c'était une nébuleuse, et mon père une galaxie très noire qui neutralisait toutes les théories de la physique : mon frère a été la première matière autour de laquelle je me suis condensée. » Son frère, de six ans son aîné, a été celui qui lui a fait comprendre que maîtriser la langue et s'éduquer, était le seul moyen de trouver sa place en ce monde. C'est en entrant à l'université qu'elle a pris conscience de sa classe sociale, qu'elle a été confrontée à la bourgeoisie. Longtemps elle a eu l'impression de ne pas avoir les bons codes, d'être une usurpatrice, de ne pas savoir comment se comporter. Dans ce très beau roman autobiographique Claudia Durastanti raconte comment elle s'est construite dans cette appartenance à différentes langues et à différents lieux. Comment elle est parvenue à trouver son propre mode d'expression et à envisager l'extranéité comme un vrai gage de liberté. « Nous vivons de textes narratifs qui nous sauvent, que nous soyons heureux ou que nous ne le soyons pas. » Éd. Buchet-Chastel, 288 p., 20 €. [Élisabeth Miso](#)

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix Wepler-Fondation La Poste • 24^e édition
Remise du prix le 8 novembre 2021
Brasserie Wepler, Paris.

Chaque année depuis 24 ans, le prix Wepler-Fondation La Poste récompense une œuvre littéraire contemporaine inclassable, et salue l'audace et la singularité d'un second titre par l'attribution d'une mention spéciale. La mise en place d'un jury tournant assure à ce Prix une liberté, une fraîcheur et une sincérité de jugement qui se traduit par un résultat souvent inattendu. Depuis sa création par la librairie des Abbesses en 1998, le Prix est soutenu par la Fondation La Poste, ainsi que par la brasserie Wepler, lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains contemporains. Le prix Wepler-Fondation La Poste est doté d'une somme de 10 000 € et de 3 000 € pour la mention spéciale.

LES 12 LIVRES SÉLECTIONNÉS

Si maintenant j'oublie mon île, de Serge Airoldi (L'Antilope)
Comme un ciel en nous, de Jakuta Alikavazovic (Stock)
Le Roman de Jim, de Pierric Bailly (P.O.L)
Petites Cendres ou la capture, de Marie-Claire Blais (Seuil)
Mort aux girafes, de Pierre Demarty (Le Tripode)
Rivage au rapport, de Quentin Leclerc (L'Ogre)
Un corps tropical, de Philippe Marczewski (Inculte)
Ultramarins, de Mariette Navarro (Quidam éditeur)
Hors gel, d'Emmanuelle Salasc (P.O.L)
La plus secrète mémoire des hommes, de Mohamed Mbougar Sarr (Philippe Rey)
La Semaine perpétuelle, de Laura Vazquez (Sous-Sol)
Mahmoud ou la montée des eaux, d'Antoine Wauters (Verdier)



LE JURY DU PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2021 :

Caroline Broué, journaliste (France Culture)
Benoît Buquet, historien et critique d'art
Mélanie Fleury, lectrice, détenue au Centre pénitentiaire de Rennes
Christophe Gilquin, libraire à la Librairie l'Atelier (Paris, 20e)
Laurent Le Boterve, lecteur (La Poste)
Frédérique Roussel, journaliste (Libération)
Blanche Sarfati, lectrice
Maren Sell, lectrice et auteure
Marie-Catherine Vacher, lectrice
Marie-Rose Guarniéri, fondatrice du Prix Wepler-Fondation La Poste
Élisabeth Sanchez, secrétaire générale du Prix Wepler-Fondation La Poste

La Fondation La Poste est partenaire de l'Association Cordées de la Réussite de Paris sur le projet Les lectures du jeune Wepler, (de septembre 2021 à juin 2022)

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-2021-les-12-livres-selectionnees>

https://www.cordeesdelareussiteparis.org/les_cordees/les-differentes-cordees-de-paris/les-lectures-du-jeune-wepler

Prix Vendredi • 5^e édition
Remise le 8 novembre 2021
Paris



Historique, romantique, dramatique, haletant, aventurier... Découvrez la sélection des 10 titres en lice pour le prix Vendredi 2021 :

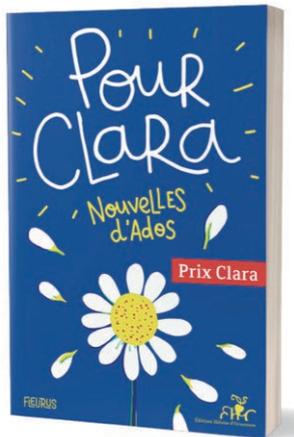
Amour chrome, Sylvain Pattieu, L'école des loisirs
J'ai 14 ans et ce n'est pas une bonne nouvelle, Jo Witek, Actes Sud junior
Je serai vivante, Nastasia Rugani, Gallimard jeunesse
Kô, Joëlle écornier, Zébulo éditions
La Sourcière, Élise Fontenaille, Rouergue
La-gueule-du-loup, Éric Pessan, L'école des loisirs
Olympe de Roquedor, Jean-Philippe Arrou-Vignod et François Place, Gallimard jeunesse
Parler comme tu respirez, Isabelle Pandazopoulos, Rageot
Plein gris, Marion Brunet, Pocket jeunesse
Quelques secondes encore, Thomas Scotto, Nathan

Pour cette cinquième édition, 43 maisons avaient proposé un titre de leur choix au fidèle jury du Prix Vendredi, composé de Michel Abescat (Télérama), Raphaële Botte (Mon Quotidien ; Lire), Philippe-Jean Catinchi (Le Monde), Françoise Dargent (Le Figaro), Marie Desplechin (auteure), Sophie Van der Linden (auteure et critique littéraire) et Nathalie Riché (critique littéraire, Allonz'enfants).

Le Prix Vendredi est un prix national et indépendant, désigné par un jury composé de professionnels, récompensant un ouvrage francophone destiné aux plus de 13 ans. Créé en 2017 à l'initiative du groupe des éditeurs de littérature Jeunesse du Syndicat national de l'édition (SNE), il a été nommé « Prix Vendredi » en référence à Michel Tournier. Avec ce prix, le SNE poursuit sa mission de promotion du livre et de la lecture et souhaite mettre en lumière la place et l'importance de la littérature Jeunesse dans le paysage éditorial francophone.

Depuis sa première édition en 2017, le Prix Vendredi est soutenu par la Fondation d'entreprise La Poste, qui dote le prix d'un montant de 2000 euros versés à l'auteur lauréat,

<https://www.prixvendredi.fr/>



Prix Clara • 15^e édition
Remise du prix le 3 novembre 2021
Hôtel de Ville, Paris

Le prix Clara est un concours de nouvelles pour adolescents. Les lauréats verront leur texte publié dans un recueil de nouvelles.

Les Éditions Héloïse d'Ormesson ont fondé ce prix dédié aux adolescents en 2006 en mémoire de Clara, décédée subitement des suites d'une cardiopathie à l'âge de 13 ans.

Les médecins ne savent ni pourquoi ni comment ce type de malformations se développe et aucun signe annonciateur ne permet d'en être alerté. Ainsi les jeunes qui en sont atteints vivent rarement plus de 20 ans.

C'est pourquoi les bénéfices engendrés par la vente du recueil de nouvelles sont reversés à l'Association pour la Recherche en Cardiologie du Fœtus à l'Adulte (ARCFA) de l'Hôpital Necker-Enfants malades.

En 2019, les Éditions Fleurus s'associent aux éditions Héloïse d'Ormesson pour organiser le prix et publier le recueil des nouvelles gagnantes.

<https://www.fleuruseditions.com/prix-clara-2021>

Prix des Postiers écrivains • 7^e édition
Remise du prix en janvier 2022

**PRIX
 DES POSTIERS ÉCRIVAINS**



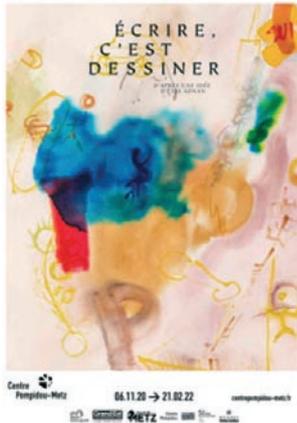
Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste en 2015. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix des Postiers écrivains en janvier 2022 par le Président lors de la cérémonie des vœux.

<http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>

Expositions

Exposition « Écrire, c'est dessiner » Du 6 nov. 2021 au 21 février 2022 Centre Pompidou-Metz



Née d'une conversation avec l'artiste, poète et écrivaine Etel Adnan (née en 1925), l'exposition « Écrire, c'est dessiner » explore notre fascination pour l'écriture et ses signes, et leur proximité avec la pratique du dessin, opposant le monde manuscrit au monde numérique.

L'artiste se rappelle avec beaucoup de simplicité et de sensibilité comment l'arrivée d'une lettre était autrefois - il n'y a pas si longtemps - un événement considérablement plus éloquent que la réception d'un courriel. Selon l'écriture, le choix de la langue (elle-même navigant entre français, arabe et anglais), la couleur de l'encre, l'utilisation de la feuille ou de l'enveloppe même, le destinataire pouvait déjà faire pressentir l'état d'esprit de son correspondant. L'humeur, le caractère ou l'âge étaient autant de facteurs faisant évoluer la graphie, des informations que les claviers ont fait disparaître.

De cette conversation est née l'idée d'une exposition mettant en avant la poésie de cet « ancien savoir » qu'est l'écriture, à travers des lettres et manuscrits, mais aussi des œuvres graphiques issues des collections du Centre Pompidou, où l'écrit se mêle à l'image, voire disparaît complètement. Les supports de narration que sont le leporello, le rouleau, le livre, le cycle illustré, sont au centre de cette présentation, qui réunit des ensembles de dessins, notes et œuvres d'Etel Adnan, Pierre Alechinsky, Roland Barthes, Irma Blank, Pierrette Bloch, Louise Bourgeois, Frédéric Bruly Bouabré, Mirtha Dermisache, Christian Dotremont, A.R. Penck, Nancy Spero et Jacques Villeglé.

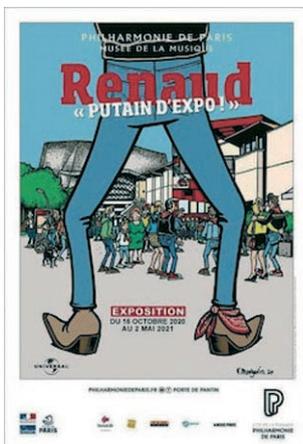
Ces œuvres sont mises en regard de cabinets d'écritures, contenant des manuscrits autographes de personnalités illustres (Arthur Rimbaud, Victor Hugo, Antonin Artaud, ...) ainsi que de précieux trésors des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque nationale de France (supports d'écritures et manuscrits anciens de différentes civilisations, brouillons d'écrivains, recueils de poésies,...), du Louvre, de l'Institut du Monde Arabe, des Bibliothèques-Médiathèques de Metz et du Grand Est (fonds Paul Verlaine, enluminures médiévales, ...), en lien avec des œuvres et films de Guy de Cointet, Alighiero e Boetti, Yuichi Inoué, James Lee Byars ou encore d'Art Brut. Témoinnant d'une imbrication primordiale et d'une richesse infinie entre écriture et dessin, signe et trace, ce dialogue donne à l'exposition son titre : Écrire, c'est dessiner.

Etel Adnan rêve ainsi que l'on regarde dans cette exposition une simple écriture, quelles que soient sa langue et sa graphie, « comme un tableau dans un musée. »

Commissariat :

Jean-Marie Gallais, responsable du pôle Programmation du Centre Pompidou-Metz.
<https://www.centrepompidou-metz.fr/crere-c-est-dessiner>

Exposition Renaud « Putain d'expo » Jusqu'au 7 novembre 2021 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



À l'occasion de l'exposition Renaud, la Philharmonie propose d'éveiller les publics à l'univers du chanteur en explorant son œuvre au prisme de ses nombreux engagements sociaux, environnementaux et politiques. Au-delà de l'autobiographie, il s'agit de restituer la création pluridisciplinaire d'un artiste intergénérationnel.

Le parcours s'adresse à toutes les générations et présente de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

Les commissaires :

David Séchan

Directeur de la société d'édition musicale Encore Merci et vice-président de la Sacem, David Séchan est le frère jumeau de Renaud. Initié à la photographie par son père dès l'adolescence, il immortalise l'artiste avant même qu'il ne devienne célèbre ! Son œil photographique, conjugué à la complicité qui le lie à son frère, lui a permis de saisir les moments les plus forts de la vie du chanteur.

Johanna Copans

Agrégée de lettres modernes et normalienne, et fêrue de Renaud depuis son enfance.

Cette passion l'a convaincue de consacrer sa thèse au chanteur : Le Paysage des chansons de Renaud : une dynamique identitaire (L'Harmattan, 2014).

Le scénographe :

Gérard Lo Monaco

Gérard Lo Monaco a créé les décors de scène des mythiques concerts de Renaud au Zénith, de nombreuses pochettes de disques et d'autres produits dérivés du chanteur. Il conçoit pour l'exposition une scénographie poétique et immersive tout en couleurs et en volumes.

Une application mobile « Renaud - L'Antiséche ! » propose aux visiteurs de s'amuser avec les paroles des chansons de Renaud.

Elle contient :

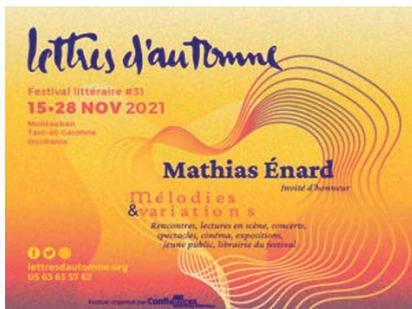
- 10 mini-jeux (cours d'anglais, d'argot, ou blèmes de maths),
- un test de personnalité « Quel personnage de Renaud es-tu ? »,
- des chansons et 4 playlists pour (re)découvrir son répertoire,
- de nombreuses photos de David Séchan.

Elle est téléchargeable gratuitement sur App Store et Google Play, et sera disponible pendant 1 an.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/22596-renaud-putain-dexpo>

Festivals

Festival Lettres d'automne « Musique et littérature » • 31^e édition
Du 15 au 28 novembre 2021, Montauban
Association Confluences (à la fois manifestation et projet solidaire)



Le 31^e festival Lettres d'automne recevra Mathias Énard comme invité d'honneur et aura pour fil rouge un thème croisant littérature et musique.

Le programme de cette édition invitera le public à arpenter l'univers artistique de Mathias Énard, partager son regard sur le monde, les motifs qui traversent ses livres, explorer les coulisses de sa création, rencontrer les écrivains, artistes, penseurs dont il a envie de s'entourer car ils nourrissent son oeuvre ou partagent ses questionnements.

Toute l'année, Confluences propose, en étroite collaboration avec l'équipe du Centre Social de Montauban et des associations des deux quartiers prioritaires de Montauban, un cycle de manifestations autour de la lecture et de l'écriture. Pendant Lettres d'Automne, des artistes interviennent auprès de divers publics, et les équipes de nos partenaires s'inspirent du thème du festival dans tous les ateliers qu'ils animent. Certains de ces rendez-vous sont

également ouverts à tous les festivaliers. Des rencontres, lectures et ateliers sont par ailleurs imaginés à l'intention de publics spécifiques : Maison d'Arrêt, Centre Hospitalier, Maisons de retraite et Espace Senior, Maison des adolescents, etc.

Le programme de Lettres d'automne se décline dans plus de vingt lieux de la ville et du territoire de Tarn-et-Garonne et d'Occitanie sur les communes de Montauban mais aussi de Cahors, Moissac, Molières, Montricoux, Lafrançaise, Bressols...

Dans le cadre du festival, des manifestations proposées inviteront notamment ces publics à partager le plaisir des mots, et à faire dialoguer musique et littérature de façon inédite :

- Échanges épistolaires avec la compagnie Oxymore : Bureau de poste poético-burlesque, spectacle interactif pour l'espace public (plusieurs séances : à la gare SNCF, au théâtre lors de l'inauguration du festival, devant le bureau de Poste principal de la ville lors du marché des producteurs, au centre social) ;
- Ateliers d'écriture dans les établissements scolaires, au centre social et à la maison d'arrêt de Montauban
- Lecture de lettres extraites de *Au bonheur des lettres : Musique* de Shaun Usher (éd. du Sous Sol, ouvrage soutenu par la Fondation)
- Création d'un récital littéraire et musical « Mel Bonis, une compositrice oubliée » : autour de la compositrice Mel Bonis (1858-1937), par Mathias Énard (textes inédits) et le pianiste François Dumont, lauréat des plus grands concours internationaux.

Pour faire dialoguer les arts, partager le plaisir de la lecture et de l'écriture, et notamment de l'écriture épistolaire, le programme de Lettres d'Automne s'invente autour de multiples formes allant d'animations urbaines à de prestigieuses créations en scène, en passant par des conversations avec des auteurs ou des lectures dans des lieux intimistes et insolites. Ainsi une grande diversité de publics participe au festival.

<https://www.confluences.org/lettresdautomne-2/>

Textes et musique

50èmes Rencontres d'Astaffort : Concert de clôture reporté au 12 novembre 2021



Gauvain Sers, Ours, Pierre et Alain Souchon seront présents avec tous les stagiaires.

Le Centre des écritures développe en milieu rural des dispositifs de formation et d'accompagnement au service des projets professionnels avec pour socle les Rencontres d'Astaffort, qui permettent l'émergence collective de projets artistiques.

À côté de sa mission première de formation professionnelle, le Centre des Écritures organise le prix du Centre des écritures de la chanson Voix du Sud-Fondation La Poste.

Les 27 ans de Voix du Sud, 51ème Rencontres d'Astaffort :

- Web Série - Les beaux Jeudis d'Astaffort
<https://www.fondationlaposte.org/projet/web-serie-les-beaux-jeudis-dastaffort>
 - Prix Voix du Sud Fondation La Poste 2020 :
 - décerné à Melba le 3 septembre à Astaffort
 - décerné à Igit le 28 septembre au Studio Raspail à Paris.
- <https://www.fondationlaposte.org/projet/soiree-de-remise-du-prix-voix-du-sud-fondation-dentreprise-la-poste-2020>

Concert de clôture des Rencontres d'Astaffort
Vendredi 12 novembre 2021
21h00 Music'Halle d'Astaffort
<http://www.voixdusud.com/>

Information

Centre de ressources imprimées et documentaires du Musée de La Poste



Le Musée de La Poste a ouvert au printemps 2021 son tout nouveau centre de ressources. Un espace moderne dédié à la recherche, avec un fonds riche et unique de 30 000 ouvrages et 800 titres de périodiques.

Le centre de ressources est ouvert à tous, particuliers, enseignants, étudiants, chercheurs, associations... pour tous types de recherches. Des professionnels du patrimoine de l'histoire postale, de la philatélie et de l'art postal proposent aux visiteurs un accueil personnalisé et un accompagnement dans leurs recherches.

Les références proposées sont représentatives du fonds ancien et courant : ouvrages sur La Poste, la philatélie, la marcophilie, livres de poste, itinéraires de voyage, almanachs royaux et nationaux, textes officiels, catalogues de timbres-poste...

Le centre de ressources imprimées et documentaires est accessible exclusivement sur rendez-vous.

Courriel : musee.centrederesources@laposte.fr

Téléphone : 01 42 79 24 17 / 06 71 77 46 45

<https://www.museedelaposte.fr/fr/centre-de-ressources-imprimees-et-documentaires>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Octobre / novembre 2021

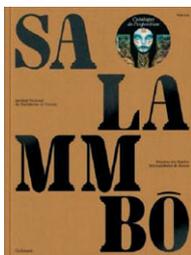


Revue Épistolaire n°47 : *Le geste épistolaire. Représentations croisées dans les pratiques quotidiennes, les arts et la littérature.* A.I.R.E Association Interdisciplinaire de Recherche sur l'Épistolaire. Octobre 2021.

Ce numéro, résolument pluridisciplinaire, propose un regard croisé sur les représentations du geste épistolaire saisi dans une histoire longue. Il s'intéresse aux pratiques individuelles et quotidiennes, qu'elles soient profanes ou sacrées, autant qu'aux représentations esthétiques de ce geste épistolaire dans la littérature et les arts : de la peinture du XVII^e siècle au cinéma contemporain ; de la littérature des Lumières à l'extrême contemporain. Cette saisie est propre à faire apparaître des constantes dans l'imaginaire épistolaire.

- <https://www.fondationlaposte.org/projet/revue-de-laire-ndeg47-oct-2021-le-geste-epistolaire-representations-croisees-dans-les>

- <http://www.epistolaire.org/>



Catalogue de l'exposition « Salammbô », présentée au Musée des Beaux-Arts de Rouen (19 mai - 19 septembre 2021), puis au Mucem, Marseille (Automne 2021) et au Musée national du Bardo, Tunisie (Printemps-Été 2022).

L'année 2021 marque le bicentenaire de la naissance de Flaubert. À cette occasion le musée des Beaux-Arts à Rouen, le Mucem à Marseille et l'Institut national du patrimoine à Tunis s'unissent pour proposer une exposition inédite et ambitieuse, qui envisage la portée considérable sur les sciences et les arts du roman «monstre» de Flaubert. Le projet explore autant l'immense domaine de la création plastique que l'histoire et l'actualité des fouilles archéologiques du site de Carthage, illustrant la puissance démiurgique du mythe littéraire inventé par Flaubert.

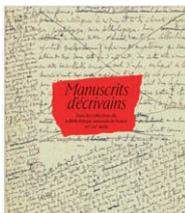
Salammbô est le deuxième livre publié par Flaubert. Il paraît en novembre 1862, six ans après *Madame Bovary*, qui l'a soudain rendu célèbre, à l'âge de 31 ans. Célèbre sans avoir jamais publié jusqu'alors, par l'effet de scandale qu'avait eu ce premier roman mais surtout par la profonde nouveauté esthétique de son « réalisme ». Le livre à peine terminé (il en corrige alors les épreuves), Flaubert se lance aussitôt dans la conception de ce qu'il appelle son « roman carthaginois ».

Le projet original de Flaubert de faire de Carthage le cadre de son roman le conduit à un travail de documentation et de recherche considérable. Il puise dans les sources anciennes (notamment les auteurs grecs Polybe et Appien) la trame historique de son oeuvre, et dans la Bible, de précieux détails sur les rites et mœurs de l'Orient ancien. La nécessité de disposer de renseignements de première main motive son voyage à Carthage d'avril à juin 1858. Rassemblés dans un carnet aujourd'hui conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, ses notes de voyage, impressions, sensations, croquis de paysages et de ruines forment les fragments épars du futur décor de *Salammbô*.

L'exposition présente 250 œuvres issues des collections publiques et privées françaises et européennes, dont le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale de France, le Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, le musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille, le Cabinet des Médailles (Archives municipales) de Marseille, les musées de Rouen, Munich et Berlin... Grâce à l'Institut national du Patrimoine de Tunisie, avec lequel le Mucem entretient depuis cinq ans une étroite politique de coopération, des prêts majeurs ont été consentis par les musées du Bardo et de Carthage, permettant au public français de découvrir les trésors archéologiques de l'époque punique.

Dans le catalogue, figurent notamment les fac-similés de 10 pages du manuscrit *Salammbô* de Flaubert qui font l'objet d'un commentaire complet par l'auteur, d'une dizaine de pages de carnets de voyages tenus à Carthage et deux lettres manuscrites.

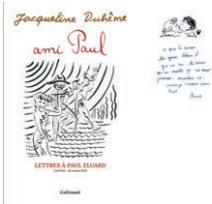
- <https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/salammbô>



Manuscrits d'écrivains dans les collections de la Bibliothèque nationale de France XVe - XXe siècle. Éditions Textuel. En coédition avec la BnF, 27 octobre 2021

De Christine de Pizan à Édouard Glissant, en passant par Victor Hugo, Simone de Beauvoir ou Boris Vian, cet ouvrage met en lumière une soixantaine de manuscrits d'auteurs français parmi les plus prestigieux conservés à la Bibliothèque nationale de France. Carnets de note, brouillons ou dessins saisissent autant d'hésitations, de repentirs ou de fulgurances qui racontent les pleins et les déliés de notre patrimoine littéraire.

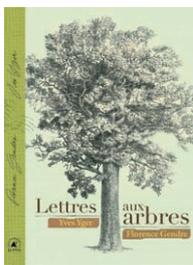
Les 110 fac-similés de manuscrits minutieusement choisis par les 17 conservateurs qui ont participé à cet ouvrage sont à la fois transcrits et commentés. Loin de classiques notices, leurs textes sont des récits vivants et fascinants sur les pratiques d'écriture, les relations entre auteurs et éditeurs, les premières intentions ou les éléments biographiques qui permettent d'entrevoir les processus de création d'œuvres immenses.



Jacqueline Duhême, *Ami Paul. Lettres à Paul Eluard. Juin 1948-décembre 1949*, Éditions Gallimard, 18 novembre 2021

Il s'agit d'une correspondance amoureuse inédite dont l'intérêt réside autant dans le sentiment exprimé que dans la célébrité des épistoliers et dans la beauté et l'espièglerie des dessins. Ces lettres adressées à Paul Eluard par la jeune Jacqueline Duhême, âgée de 20 ans et apprentie dans l'atelier de Matisse, courent sur deux ans. Ce sont les lettres d'un amour à sens unique, peut-être entretenu par l'affection du poète. Jacqueline y décline son affection pour Paul. Elle les orne de croquis et de dessins colorés : petit Poulbot obscène, farandole des jeunes filles, caricatures, angelots, petits lapins et bien sûr petits chiens. Les enveloppes également sont chacune un petit tableau. Aussi, le livre propose en fac-similés un large choix des lettres permettant de retracer l'évolution du sentiment qui, du désespoir amoureux, se mue en une tendre amitié qui n'exclut pas les commandes : Jacqueline demande parfois au poète un conte à illustrer. Il est aussi question de leurs proches et moins proches, des brèves d'atelier sur Matisse, des visites marquantes, Chagall ou Picasso. La reproduction de cette centaine de lettres est l'occasion d'assister à la naissance de la célèbre imagière qu'est Jacqueline Duhême.

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Litterature/Ami-Paul.-Lettres-a-Paul-Eluard>



Lettres aux arbres, Éditions Transboréal coédition Élytis, novembre 2021

Publication d'un beau-livre, texte d'Yves Yger et illustrations de Florence Gendre. C'est une correspondance à nulle autre pareille, réunissant vingt-huit lettres qu'Yves Yger, marcheur, conteur et féru de botanique, a écrites aux arbres de sa vie. Vingt-huit lettres qui, de l'aubépine au tilleul, sont autant de rencontres avec une essence singulière. Ému par la défaite du buis face à la dévorante pyrale, agacé par le châtaignier qui refuse de lui livrer son cœur, reconnaissant envers le charme pour ses galantes alcôves, émerveillé par la palpitation de la sève qui monte dans le bouleau, l'épistolier naturaliste dépeint toute la variété des relations qui nous unissent aux arbres. Magnifiquement illustrées par le crayon de Florence Gendre, formée au dessin botanique dans les galeries du Muséum national d'histoire naturelle, ces lettres sont une ode à la nature.

<https://transboreal.fr/librairie.php?code=TRAHCAR1>

Le Rail, La Poste et autres progrès. Lettres de Pierre-Lucien Cayrol, Éditions Ampelos, 25 octobre 2021

Correspondance établie par Rémi Cazals, professeur émérite d'histoire, Université de Toulouse-Jean-Jaurès. 180 lettres et quelques illustrations composent ce livre d'environ 200 pages. 1839-1859, deux décennies au cœur du XIXe siècle. À l'âge de 18 ans, le provincial Pierre Lucien Cayrol monte à Paris afin de préparer Polytechnique. À l'issue de ses études, il devient officier du génie à Metz, puis dans l'Est algérien où il construit des routes, et encore à Cherbourg, en Corse, à Montpellier, Sète et Port-Vendres. Durant cette période, il écrit à sa famille restée à Carcassonne 180 lettres qui font connaître un jeune homme attachant. C'est là le premier intérêt de ce livre. De grands personnages figurent dans cette correspondance. Pierre Lucien assiste en bonne place à la fête du roi Louis-Philippe et il défile lors du retour des cendres de Napoléon. La révolution de février 1848 perturbe les bureaux de l'administration militaire et retarde l'annonce de sa promotion. Celle-ci arrive avec la signature du ministre de la guerre François Arago. Puis c'est en Corse qu'il reçoit la nouvelle du coup d'État du neveu Bonaparte dont les insulaires attendent avec joie la proclamation de l'Empire. Il évoque aussi son compatriote audois Armand Barbès et le fameux bandit corse Massoni. Sans oublier la merveilleuse tragédienne Rachel, sa contemporaine.

Mais le grand intérêt de ces lettres couvrant la période 1839-1859 est ailleurs. Pierre Lucien Cayrol est le témoin et l'utilisateur des progrès réalisés dans tous les domaines, qu'il s'agisse du transport de passagers et de marchandises, de la transmission du courrier par la Poste et des nouvelles par le télégraphe, de la vaccination et des cures thermales, du daguerréotype et des magasins de prêt-à-porter. Il indique les tarifs des voyages en diligence et il montre la concurrence du bateau à vapeur et du chemin de fer. Ces lettres fournissent un éclairage concret et précis sur vingt années d'évolution des conditions de vie de la société française. Elles témoignent du regard éclairé et passionné d'un polytechnicien sur les nouvelles technologies de l'époque en particulier le train et le service postal.

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturels et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly, Mikaël Gómez Guthart

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org